

Sans titre

André Gervais

Number 32, Spring 1987

La censure

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15240ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gervais, A. (1987). Sans titre. *Moebius*, (32), 61–62.

ANDRÉ GERVAIS

Sans titre

Dans son inconduite, en ce rare instant, un récit cesse qui s'esquisse. Sans scrupudheurle, en la charnière d'autrhuile qui fait s'articuler avec le mur si ouvertement, si fermement, si ajar aussi, cette perte, cè versement, cette verdure. Déjà la phrase, dans l'embrasure, a cette fournure, cette version de la droture qui arrange le portrait de ce "type de «société pornographique», dont notre société actuelle nous offre un assez remarquable exemple, société si fermement structurée sur l'inhibition répressive et sur l'hypocrisie qu'elle doit inévitablement provoquer une abondante sécrétion pornographique, qui en est à la fois le produit naturel et un très corrosif antidote" dit S. Déjà la phrase, mais est-ce inadvertance, a quelque chose du bond qui ne s'emporte pas, qui ne sort pas de ses gonditions. Dans son inconduite, un récit, donc, insiste qui s'en sert.

Hom affaille, j'en porte encore toutes les marques, puisqu'il "ne sortait pas des mauvais lieux, afin d'y pouvoir puiser les petits scandales à la source" dit M., entre souille et hue toi, between step and stop. Ce tournis qu'est cette phrase dévergoncée, censure dans la convergence - verge / anse / con, est-ce assez clair - des montants et des ratures. Ouverte ou fermée ou, pire ruse, entrouverte - offerte en trouve-perte -, sans honte, inondée de tels passages. Entre les coupures et le goût pur, entre la censure et le sens sûr (de sa vérité, bien sûr), un récit sait ce qui s'aiguise une verve, ce qui se réserve une porte de service, l'échappatoire, le vagabondage de l'intolérable débris, ce condiment en porte à faux (ajar, encore) avec le véridict, ce perversement en dérobadade de rappel alors à l'ordre, ce désaveu si lascif qu'il acharne, mais est-ce "cette chienne au front bas qui suit tous les pouvoirs" dit V., au moindre des tours qu'ever et clever tu fais pour t'introduire, pour t'inconduire dans ce qui se dit être peut-être toujours déjà telle phrase, issue de tel dévergonddexte, par-devers moi, ahuri comique, dévergendrée.

Ainsi prendre en diptyque ces deux textes, l'un du poète français Paul Eluard (dans une lettre de 1929 écrite à Gala, sa femme), l'autre de l'essayiste américaine Susan Sontag (dans un article écrit au milieu des années 60 et intitulé "L'imagination pornographique"):

Le cinéma obscène, quelle splendeur! C'est exaltant. Une découverte. La vie incroyable des sexes immenses et magnifiques sur l'écran, le sperme qui jaillit. Et la vie de la chair amoureuse, toutes les contorsions. C'est admirable. Et très bien fait, d'un érotisme fou. Comme je voudrais que tu le voies. [...] Le cinéma m'a fait bander d'une façon exaspérée pendant une heure. Tout juste si je n'ai pas joui rien qu'à ce spectacle. Si tu avais été là, je n'aurais pu me retenir. Et c'est un spectacle très pur, sans théâtre. Les gens ne remuent pas les lèvres, en tout cas pas pour c'est un «art muet», un «art sauvage», la passion contre la mort et la bêtise. On devrait passer cela dans toutes les salles de spectacle et dans les écoles. Ça finirait par des mariages possibles, les premiers, par des unions sacrées, multiformes. La poésie n'est pas née, hélas!

La plus forte résonance de la littérature pornographique dans notre monde occidental, à la période moderne envisagée [l'ordre des faits serait tout différent dans le cadre de l'Orient ou celui de l'Islam], est sans doute liée à un sentiment de frustration profondément ressenti dans le domaine de la passion ou celui de l'engagement, depuis que, dans le parler courant du XVIIIe siècle, l'imagination religieuse, et l'emprise qu'elle exerçait sur l'imagination tout entière, a commencé de s'effriter.

Les faire se retourner avec d'autres - portes ou textes, au choix - dans ce battement qu'est l'irisque, cette batterie qu'est l'haletambour, dans le tour fécond, à s'éjecter.

Reste, sobre et saine quiprocalie, quelle porte à secrets, ahans foncés. Qu'importe, désormais, l'irréversible de la chose.

Mais assez jacté. L'oeuvre parle.